Le Chat Murr

LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 14 – décembre 2016 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims http://lechatmurr.eklablog.com/

中国POÈTES DE CHINE诗人

En relisant Shen Fu Shen Fu (ou Chen Fou, 沈復), lettré chinois de la fin du XVIII[e] siècle, a laissé à la postérité six « notices » (记) sur une vie « flottante » (浮). C'est sous le titre de *Récits d'une vie fugitive* ou de *Récits au fil inconstant des jours* que l'on connaît en France le 浮生六记[1]. D'emblée le lecteur est saisi par l'atmosphère poétique d'un ouvrage qui s'ouvre sur une citation du poète Su Dongpo (苏东坡, 1037-1101) pour saluer la bonne étoile sous laquelle naquit notre lettré le 26 décembre 1763. Et s'il parle d'abord de sa vie conjugale, c'est parce que le *Shijing* (诗经), le plus ancien recueil poétique de la Chine, débute par un poème d'amour conjugal, si connu en Chine que Shen Fu n'avait pas besoin de le citer, mais dont je crois utile de donner ci-dessous une traduction :

關關雎鳩

Guan, guan font les balbuzards
Sur un îlot de la rivière.
Belle et bonne fille,
Promesse d'un heureux hyménée.

Long ou court, le faux-nénuphar,
À droite, à gauche, on le cherche.
Belle et bonne fille,
Dans mes rêves je te poursuis.

Je te poursuis sans relâche,
Dans mes rêves je pense à toi.
Longues, ô longues nuits !
Je me tourne, me retourne.

Long ou court, le faux-nénuphar,
À droite, à gauche, on le cueille.
Belle et bonne fille,
Je joue du luth et de la cithare pour t'approcher.

Long ou court, le faux-nénuphar,
À droite, à gauche, on le choisit.
Belle et bonne fille,
Je frappe cloches et tambours pour t'amuser[2].

LIRE LA SUITE PAGE 2

PORTRAIT D'UN SINOLOGUE

Simon Leys

LIRE PAGE 4

Poètes de Chine : en relisant Shen Fu SUITE DE LA PAGE 1

Shen Fu raconte dans la foulée comment son épouse apprit à lire en se remémorant un poème de Bai Juyi (白居易, 772-846) qu'elle avait, enfant, appris par cœur, la fameuse *Ballade de la guitare* dans laquelle le poète évoque les sons du *pipa* – « la plus grosse corde tinte comme pluie d'orage, / la plus fine corde vibre comme doux chuchotement[3] » – et, un jour, « elle dénicha parmi de vieux papiers un exemplaire de la *Ballade de la guitare* et, s'aidant de sa mémoire du texte, elle apprit à lire en déchiffrant les caractères un par un. Dès lors, dans l'intervalle de ses travaux d'aiguille, elle se mit peu à peu à composer des poèmes[4]. »

Tombe de Bai Juyi Longmen (Henan)
© Dominique Hoizey

D'autres poètes apparaissent au fil des pages comme Du Mu ou Tou Mou (杜牧, 803-852) ou Tao Yuanming (陶淵明, 365-427) connu notamment pour son célèbre récit de la *Source des fleurs de pêcher*[5] auquel Shen Fu ne manque pas de faire allusion. En un mot, il s'agit d'un pêcheur qui remonte une rivière bordée de pêchers en fleurs. Il s'engage dans une grotte et découvre un monde isolé de l'extérieur, la source des fleurs de pêcher. La légende inspira à Li Bai (李白, 701-762) ce quatrain :

> On me demande pourquoi je vis sur le Mont Bleu.
> Je souris, sans répondre, le cœur en paix.
> Les fleurs des pêchers s'en vont au fil de l'eau,
> Il est une autre terre, un autre ciel, que ceux des hommes[6].

Et si j'introduis ici le nom de Li Bai, c'est parce que la page la plus mémorable que Shen Fu a écrite sur la poésie chinoise est peut-être la conversation qu'il a avec sa femme sur lui et un autre grand poète de l'époque des Tang, Du Fu (杜甫, 712-770) :

- Sous la dynastie T'ang [Tang], dis-je, la poésie était sujet d'épreuve dans les examens officiels, et les maîtres les plus estimés étaient Li Po [Li Bai] et Tou Fou [Du Fu]. Lequel des deux préfères-tu ?
- On reconnaît aux poèmes de Tou Fou, dit-elle, une forme très travaillée et un art consommé, tandis que ceux de Li Po respirent la liberté et le naturel. J'aime encore mieux la vivacité de Li Po que la sévérité de Tou Fou.
- On admet généralement que Tou Fou est le prince des poètes, repris-je, car il réunit toutes leurs qualités ; les lettrés pour la plupart le portent au pinacle. En préférant Li Po tu te singularises ; pourquoi ce choix ?
- Assurément, répartit-elle, pour la perfection formelle et la propriété des termes et des idées, Tou Fou est sans rival. N'empêche que les poèmes de Li Po ont une grâce quasi surnaturelle […]. Ils donnent cette impression de chute de pétales et d'eau courante qui nous les rend si chers[7].

Li Bai, Li Po, Li-taï-pé… Un nom « si populaire à la Chine, écrivait en 1862 Hervey-Saint-Denys, qu'on l'y trouve partout inscrit […] et, tandis que l'étudiant relit ses vers, le paysan redit ses chansons[8]». La légende d'immortel banni sur terre de ce géant de la poésie chinoise séduisit Charles Cros qui le célébra en des vers empreints d'une confraternelle complicité :

> Sur notre terre exilé
> Il contemplait désolé
> Le ciel, en se souvenant
> Du beau pays étoilé
> Qu'il habite maintenant.

Li Bai inspira à de nombreux musiciens – je pense surtout à Gustav Mahler – des pages lumineuses. De nos jours, on doit à Bruno Ducol (né en 1949) une lecture originale de Li Bai qui lui a été révélé par le poète mexicain José Juan Tablada (1871-1945) dont le recueil *Li Po y otros poemas* est à l'origine de deux de ses compositions vocales : *Li Po* et *Éclats de lune*. Li Bai est aussi la source littéraire d'une pièce instrumentale pour flûte solo dont le titre, *Les sons s'enroulaient dans l'air comme des nuages en fuite*, n'est pas sans faire penser au *Poète chinois* d'Hermann Hesse qui après avoir appris à jouer de la cithare et de la flûte, « s'initia lentement à cet art mystérieux qui consiste apparemment à n'exprimer que des choses simples et directes et cependant à remuer ainsi l'âme de l'auditeur à la manière du vent qui agite la surface de l'eau[9] ».

Li Bai Musée de Nanjing
© Dominique Hoizey

L'œuvre de Shen Fu ne se réduit pas aux digressions sur la poésie chinoise auxquelles je me suis laissé entraîner, mais il faut reconnaître à l'auteur des 浮生六记, comme l'écrit joliment Simon Leys, qu'il « détient un secret dont nous avons besoin aujourd'hui comme jamais – le don de poésie, lequel n'est pas le privilège de quelques prophètes élus, mais l'humble apanage de tous ceux qui savent découvrir, au fil inconstant des jours, le long courage de vivre et la saveur fugitive de l'instant[10] ».

1. Chen Fou, *Récits d'une vie fugitive*, traduit du chinois par Jacques Reclus, « Connaissance de l'Orient »/Gallimard, 1967. Shen Fu, *Six récits au fil inconstant des jours*, traduit du chinois par Simon Leys, Jean-Claude Lattès, 2009. 2. *Le Livre des poèmes*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, « Orphée »/La Différence, 1994, p. 21. 3. Bai Juyi, *Poèmes*, traduit par Dominique Hoizey, Albédo, 1985, p. 7. Le lecteur trouvera une traduction de ce poème dans Bai Juyi, *Chant des regrets éternels et autres poèmes*, traduit du chinois et présenté par Georgette Jaeger, « Orphée »/La Différence, 1992, p. 39. 4. Chen Fou, *op. cit.*, p. 22. 5. Tao Yuan-ming, *Œuvres complètes*, traduit du chinois par Paul Jacob, « Connaissance de l'Orient »/Gallimard, 1990, p. 245-247. 6. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois et présenté par Dominique Hoizey, « Orphée »/La Différence, 1990, p. 95. 7. Chen Fou, *op. cit.*, p. 29. 8. *Poésies de l'époque des Thang*, traduites du chinois par le Marquis d'Hervé-Saint-Denys, Éditions Champ Libre, 1977, p. 114. 9. Hermann Hesse, *Le Poète chinois*, traduit de l'allemand par Edmond Beaujon, Calmann-Lévy/Le Livre de Poche, 1992, p. 13. 10. Shen Fu, *Six récits au fil inconstant des jours*, traduit du chinois par Simon Leys, Jean-Claude Lattès, 2009, p. 13.

Sous le « regard de tigre » du prince de Qin

Cherchant l'origine chinoise de la statuaire Han, et persuadé qu'« il exista une grande statuaire, funéraire ou familière, bien avant les Han », Victor Segalen alla sur le terrain. Les statues qu'il cherchait, il les imaginait géantes et belles : « La puissance de leur possesseur en est un fier garant.[1] » Il ne se trompait. C'est une armée vieille de plus de 2000 ans que l'archéologie a révélée au monde sous le « regard de tigre » du prince de Qin :

Le prince de Qin soumet les Six Directions,
Maître terrible au regard de tigre.
De son épée brandie il pourfend les nuages flottants,
L'un après l'autre, les seigneurs viennent à l'ouest lui faire soumission.[2]

Guerrier Qin
Dessin de Dominique Hoizey

1. Victor Segalen, *Les origines de la statuaire de Chine*, La Différence, 1976. 2. Li Bai, *Sur notre terre exilé*, traduit du chinois par Dominique Hoizey, « Orphée »/La Différence, 1990.

Portrait d'un sinologue : Simon Leys

📖 Philippe Paquet, *Simon Leys. Navigateur entre les mondes*, Gallimard, 2016

Le nom de Simon Leys (Pierre Ryckmans, 1935-2014) est attaché à une série de publications qui firent beaucoup de bruit au cours des années 1970 – *Les Habits neufs du président Mao* (1971), *Ombres chinoises* (1974) et *Images brisées* (1976). Elles ont largement contribué à ouvrir les yeux sur le monde chinois de l'époque, d'où la place qui leur revient dans l'excellente biographie que Philippe Paquet nous donne à lire de ce sinologue hors du commun qui s'employa à dénoncer « moins une idéologie particulière [le maoïsme] que le mépris systématique de la vérité sur lequel celle-ci s'était arc-boutée[1] ». Simon Leys a d'abord été pour moi Pierre Ryckmans, le traducteur des *Entretiens* de Confucius[2] – je ne reviens pas sur Shen Fu et l'élégante traduction qu'il a donnée de ses *Six récits au fil inconstant des jours* – et de l'*Autobiographie* de Guo Moruo ou Kouo Mo-jo (郭沫若, 1892-1978), un écrivain dont il disait qu'« on ne relit que peu de chose[3] ». C'était à ses yeux « assez indûment » d'ailleurs qu'on avait pu comparer Guo Moruo à…Goethe. Il lui semblait plus juste d'évoquer « un esprit rapide, curieux, agile, divers, mais un génie qui perd en profondeur ce qu'il gagne en étendue[4] ». Je ne connais pas autour de moi beaucoup de lecteurs de Guo Moruo[5], mais je me souviens avoir lu de lui à l'époque où je traduisais des poèmes de Li Bai pour divers éditeurs un intéressant « 李白与杜甫 » (« Li Bai et Du Fu »). Et c'est encore le nom de Pierre Ryckmans plus que celui de Simon Leys que retiendra l'amateur d'art chinois comblé par la lecture de *La vie et l'œuvre de Su Renshan, rebelle, peintre et fou* et surtout par celle des *Propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère* écrits par Shitao (石涛, 1642-1708) que je ne me lasse pas de relire : « La Montagne, c'est la Mer, et la Mer, c'est la Montagne. Montagne et Mer connaissent la vérité de ma perception : tout réside en l'homme, par le libre élan du seul pinceau, de la seule encre ![6] » Pierre Ryckmans et Simon Leys, un même amoureux de la Chine, de la Mer et de…l'Homme, sont réunis dans cette phrase. N'est-ce pas, en définitive, « à la recherche et à la défense de la vérité que Pierre Ryckmans et Simon Leys consacrèrent toute leur énergie[7] » ?

1. Philippe Paquet, *op. cit.*, p. 612. 2. *Les Entretiens de Confucius*, traduit du chinois, présenté et annoté par Pierre Ryckmans, « Connaissance de l'Orient »/Gallimard, 1987. 3. Kouo Mo-jo, *Autobiographie. Mes années d'enfance*, traduit du chinois par P. Ryckmans, « Connaissance de l'Orient »/Gallimard, 1970, p. 15. 4. *Ibid.*, p. 15. 5. Michelle Loi (1926-2002) le considérait comme « le hardi pionnier de la poésie moderne en Chine ». Voir : Kouo Mo-jo, *Poèmes*, traduit du chinois par Michelle Loi, « Connaissance de l'Orient »/Gallimard, 1970, p. 7. 6. Pierre Ryckmans, *Les propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère*, Plon, 2007, p. 101. 7. Philippe Paquet, *op. cit.*, p. 612.

Simon Leys (Pierre Ryckmans) entre Confucius et Shitao

© Dominique Hoizey et Le Chat Murr

LE CHAT MURR est le bloc-notes d'un lecteur enthousiaste qu'une relation passionnée avec la littérature a invité à créer, sous l'égide de l'écrivain romantique allemand E. T. A. Hoffmann et de sa créature, « un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées », pour partager ses lectures, au fil de l'actualité éditoriale ou événementielle, mais aussi au gré de ses humeurs et de ses rencontres.

http://lechatmurr.eklablog.com/